

Libretto

LE PLAISIR APRÈS LA PEINE

Contes choisis et traduits du turc ottoman par
JEAN-ADOLPHE DECOURDEMANCHE

Libretto

Titre original :
Faradj ba'd al-shidda

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-394-9

NOTE DE L'ÉDITEUR

Entre 1710 et 1712, François Pétis de La Croix, élève de l'illustre Antoine Galland, fait paraître à Paris un volume de contes conçus sur le principe des *Mille et Une Nuits* sous le titre *Les Mille et Un Jours*¹. Le succès de ce livre égalera et même dépassera rapidement celui des contes arabes adaptés par son maître.

Les Mille et Un Jours est donné par son auteur comme la traduction d'un ancien manuscrit persan rédigé par un certain «Dervis Moclès», dont le titre original serait *Hezaryek-Rouz*. Mais rapidement, la critique eut du mal à y voir clair et décréta que le livre présenté par Pétis de La Croix était bel et bien une création «à la manière de», mais en aucun cas une traduction du persan.

Il fallut le travail de plusieurs spécialistes dont celui de Paul Sebag² pour mettre au jour les origines de ce

1. François Pétis de La Croix, *Les Mille et Un Jours*, édition établie par Paul Sebag, Phébus 2003.

2. Paul Sebag (Tunis 1919-Paris 2004), historien et sociologue.

texte. *Les Mille et Un Jours* est bien une réalité antérieure à la rédaction de Pétis de La Croix, mais cette réalité n'est pas le fait d'un seul mais de plusieurs manuscrits. Pétis de La Croix a puisé à deux sources principales, *Les Ruses des femmes* d'al-Hawrânî¹ et *Le Plaisir après la peine*² dont il existe plusieurs manuscrits anonymes très complets rédigés en turc ottoman que l'on date du milieu du xv^e siècle.

Le lecteur averti s'amusera à noter les différences entre les textes originaux et leur réécriture par Pétis de La Croix. Quant au néophyte, il trouvera dans ce *Plaisir après la peine* le bonheur simple d'un volume écrit sous les auspices et la magie de ces histoires qui alimentent notre imaginaire depuis des siècles.

L'édition ici livrée aux lecteurs, qui reste la seule et unique à ce jour, date de 1896. La traduction du turc ottoman vers le français et le choix des contes furent assurés par Jean-Adolphe Decourdemanche (1844-1915) qui en donna une version fidèle et élégante et identifia bien ce manuscrit comme source principale de Pétis de La Croix.

1. *Les Ruses des femmes* d'Abd al-Rahîm al-Hawrânî, traduit de l'arabe par René R. Khawam, Phébus 1994.

2. Dont le titre original est *Faradj ba'd al-shidda* et rassemble quarante-deux contes. Cette œuvre ne doit pas être confondue avec d'autres ouvrages de langue arabe qui sont l'œuvre de Madâ'inî et de Tanûkhî.

I

LES RUSES DE DELLÉ

Du temps du calife Haroun-el-Raschid, vivait un savant astrologue. Un mari et sa femme vinrent un jour le trouver.

– Il nous est arrivé, lui dirent-ils, une chose étonnante.

– Quoi donc ? fit le savant.

– Après avoir épousé cette femme, je la conduisis chez moi, puis nous vécûmes ensemble pendant sept mois ; alors, je dus entreprendre un voyage. « Je crois, me dit-elle au moment où j'allais partir, que je suis enceinte et que je serai délivrée à ton retour. » Je la recommandai à Dieu et me mis en route. Après avoir voyagé pendant quatre mois, je revins sans encombre ; elle n'était pas encore délivrée, l'enfant se mouvait ; je la tiens pour vertueuse. Nous sommes venus vous trouver pour que vous nous donniez l'explication de ce fait.

À ces mots, le maître prit en main un astrolabe, consulta l'horoscope et garda le silence.

– Qu’y a-t-il donc ? demandèrent-ils.

– Un enfant naîtra dans peu, dit-il ; il fera la désolation et le tourment de sa mère ; dès sa naissance, il parlera, aura des dents, boira et mangera ; il sera le signal de la survenance de grands malheurs dont le peuple sera frappé d’étonnement. Pendant soixante ans de sa vie, il amassera de grandes richesses. Enfin, un brigand le mettra à mort et s’emparera de ses biens.

Les deux époux se retirèrent consternés. Un mois et demi après le mari mourut ; la femme accoucha et périt en couches. La petite fille, sans s’inquiéter de sa mère, chantonna gaiement, prit de la nourriture, but, marcha, parla, au grand étonnement de tous. Elle grandit et, à l’âge de vingt ans, elle était jolie, bonne lectrice, savante dans les sciences comme dans la corruption. Nul n’aurait pu la voir sans éprouver le désir de la posséder.

LE CHANGEUR DUPÉ

Un jeune homme du Khorasan devint amoureux d’elle, lui fit des propositions de mariage et fut agréé.

– Si vous voulez m’avoir pour femme, lui dit-

elle, il faut me prouver votre mérite. Je ne veux pas plus être au-dessus de vous que vous être inférieure.

– Venez demain au bazar, répondit le Khorasanien, tenez-vous couverte d'un manteau près du chef des changeurs ; là je vous ferai voir ce dont je suis capable.

De fait, le lendemain, elle se rendit au rendez-vous. Peu de temps après le Khorasanien arrive. Fort proprement vêtu, il tenait à la main, au moyen d'une corde, un paquet formé d'une toile ; il s'approche du chef des changeurs.

– Avez-vous, lui demande-t-il, de l'or du Maghreb, de Nichapur ou de Kachan ?

– J'en ai encore d'autres, répondit celui-ci.

– Montrez-m'en du Khorasan, fait l'individu.

Le changeur prend alors un sac, l'ouvre et dit :

– Voici de l'or du Khorasan.

À ces mots, le jeune homme en prend plein ses mains, puis lie sa toile, la scelle d'un cachet et la place devant lui.

– Pourquoi le scelles-tu ? demande alors le changeur étonné.

– N'est-ce donc pas là de l'or du Khorasan ? fait l'autre.

– C'en est bien, réplique le changeur. Combien m'en donnes-tu ?

– Cinq dinars et demi ; mais combien aurai-je à

donner pour celui du Maghreb, de Nichapur ou de Kachan ?

– Rends-moi d’abord celui de Khorasan, dit alors le changeur en le saisissant par le pan de sa robe ; seriez-vous donc un vaurien, venu dans Bagdad pour tenter un coup ?

– Maître, fait alors le Khorasanien, je suis venu pour commercer, que me voulez-vous ?

La foule s’assemblait, alors le changeur déchire ses habits et se couvre la tête de poussière.

– Ce qu’il tient à la main, s’écrie-t-il, est à moi, il me l’a pris et veut l’emporter !

– Cet homme est fou, fait alors le Khorasanien. J’étais avec lui à discuter une affaire ; voyant que nous ne pouvions tomber d’accord, j’y renonçai. Je ne comprends rien à ce qu’il dit. Ce paquet m’appartient, il est scellé de mon sceau, la chose est claire.

Pendant ce récit, le changeur ne cessait de protester hautement.

– Conduisons-les devant le calife, dirent les assistants.

Une fois en sa présence, le Khorasanien se prosterne devant le commandeur des croyants.

– Je suis, lui dit-il, un marchand venu du Khorasan ; avant de quitter ma patrie, je convertis mon capital en or du pays. Cet individu me montra de l’or, c’était un piège qu’il me tendait pour s’emparer

de mes espèces. Je n'acceptai pas son offre et voulus m'éloigner. Je ne sais rien de plus.

– Cet or est à moi, réplique alors le changeur.

Et il raconte en même temps comment il lui a été soustrait.

– Que réponds-tu à cela? demande le calife en s'adressant au Khorasanien.

– L'or en question, fait celui-ci, m'appartient bien; je ne l'ai pas perdu de vue depuis mon départ de chez moi. J'en connais et l'espèce et la quantité¹. Ce changeur admettra-t-il qu'il est à moi si je lui en fais le dénombrement par genre de pièces?

– Certes, oui, fit celui-ci.

– Eh bien! dit le Khorasanien, il y a là cent un dinars et quatre demis; cent trois pièces du Maghreb, cent dix de Kachan et vingt de Nichapur.

À ces mots, il ouvre la bourse et la place devant le calife. Sur l'ordre du souverain, on en répand le contenu, on le compte et le dire du Khorasanien se trouve confirmé. Alors le calife se tourne gracieusement vers le Khorasanien.

– Cet or est bien à toi, lui dit-il; qu'on emmène ce changeur, ajouta-t-il.

1. Pendant la conversation avec le changeur, le Khorasanien avait subtilisé une partie des monnaies à sa portée et c'étaient celles-là mêmes et non l'or du Khorasan qu'il avait scellées dans la bourse, non sans en retenir le compte.

Puis, malgré ses prières et ses supplications, il le condamna à une amende de mille dinars.

Après que le Khorasanien eut ainsi fait preuve de son savoir, la jeune fille dont nous avons parlé, elle s'appelait Dellé, consentit à devenir sa femme ; or son époux, dont le nom était Mouhtal¹ était fort riche. L'un et l'autre se disputaient le prix de la ruse et de la perfidie.

Elle le rendit père de trois filles, on pourrait dire de trois intrigantes. Ensemble, ils constituaient une association pour la mise en coupe réglée de la ville de Bagdad, qui obligeait tous et chacun à se tenir constamment sur ses gardes.

Dellé avait coutume de revêtir les apparences de la dévotion ; une écuelle était pendue à son côté ; elle marchait un paquet sur le dos. En cet équipage, elle s'en allait frapper à la porte des vieilles gens.

– C'est une pieuse femme, disait-elle, quand on lui demandait ce qu'elle voulait, qui sollicite de votre bienveillance un abri pour faire la prière dont l'heure est arrivée, je ne vous oublierai point dans mes dévotions.

Ainsi elle s'introduisait dans toutes les maisons, y était reçue avec honneur ; on la menait dans l'oratoire, elle y accomplissait le *namaz*² ; instruite,

1. Rusé, intrigant.

2. Prière obligatoire.

d'une belle voix, elle psalmodiait un chapitre du Coran. Ainsi elle attirait l'attention des gens et facilitait la réussite d'un coup de main, car, pendant ce temps, son mari, ses filles et ses gendres ne faisaient qu'entrer et sortir de la maison et accomplissaient une rafle complète.

À la fin, les habitants de Bagdad s'émurent et furent raconter le tout au calife.

L'AMOUREUX DÉPOUILLÉ

Un jour qu'elle allait par les rues, elle remarqua une superbe habitation. Une grande porte, fermée seulement par une légère étoffe, y donnait accès ; le devant en était soigneusement balayé ; un arrosage constant était destiné à en entretenir la fraîcheur ; un esclave noir se tenait à l'entrée.

Dellé jette un coup d'œil à l'intérieur et aperçoit une esclave d'une beauté sans pareille, entourée de servantes ; elle se crut en présence d'une houri en paradis. Elle s'avance, salue, s'assied et se met à dire des versets du Coran. La dame est transportée aux sons d'une si belle voix, puis elle descend de son siège, s'avance vers Dellé et la complimente. Tout à coup, celle-ci se met à sangloter.

– Qu’avez-vous, ma bonne mère ? lui demande la belle esclave.

– Ne me reconnais-tu donc pas, ma chère enfant ? fit la vieille. Quand tu n’étais encore qu’une enfant, je te quittai et m’en fus en pèlerinage à La Mecque. Pendant plusieurs années je demeurai auprès des saints lieux ; me voici enfin en ce pays.

– Je ne sais vraiment qui vous êtes, dit la jeune femme.

– J’étais chargée de te tenir sur mes genoux, quand je quittai ton service pour accomplir le pèlerinage. J’en prends Dieu à témoin !

– Si tu as été ma gardienne, quel motif te porte à me le rappeler ?

– C’est que ton souvenir m’est revenu tout à coup à ta vue et que j’avais, pour ainsi dire, perdu l’espoir de te revoir en ce monde.

– Enfin qu’as-tu à me demander ?

À ces mots, Dellé se lève, baise la main de la jeune femme, la retient et l’attire à l’écart.

– Plût à Dieu, dit-elle, que je n’aie jamais été mère. Hélas ! comment aurai-je la force de te dire ce que je désire de toi !

Et à ces mots, elle éclate en sanglots.

– Vraiment, ajoute-t-elle, je ne l’oserai jamais.

Alors la jeune dame la rassure et l’encourage.

– Eh bien ! ma chère âme, je vous avouerai que, si je suis riche, si je possède de grands biens, je n’en suis

pas moins en proie à un chagrin cuisant. J'ai un fils de dix-huit ans ; pour la beauté, la fortune, l'intelligence et le savoir, nul ne peut lui être comparé dans tout Bagdad. Il t'a vue une seule fois et se meurt d'amour pour toi, car il s'est donné tout entier. Aie donc pitié de lui, consens à le voir un seul instant. Rappelle-toi le précepte : « Qui a pitié de la douleur d'un croyant, obtiendra miséricorde. » Applique-le, quelles que puissent être tes répugnances ; ainsi tu pourras nourrir l'espoir qu'à son tour Dieu accueillera tes supplications. Ne rejette donc point les prières de ce jeune homme, ne laisse point couler inutilement ses larmes.

– Ma bonne mère, dit alors la jeune femme, si je ne sais de qui vous voulez me parler, je me sens cependant le cœur tout ému, rien qu'à vous voir si affligée au sujet de votre fils. Vraiment je ne puis me refuser à me laisser apercevoir une fois par lui, car si je lui donne cette satisfaction j'espère en être récompensée.

À ces mots, elle rentre dans ses appartements, revêt ses plus riches atours et se pare de bijoux d'or, de diamants et de perles ; de plus, elle prend avec elle une bourse de cent dinars. Une fois prête, elle vient retrouver Dellé.

– Me voici à vos ordres, lui dit-elle.

– Quel embarras je te cause, ma chère enfant, tu mériterais que je te donne mille fois ma vie pour toi ; plaise à Dieu que l'occasion se présente de te témoigner mille fois ma reconnaissance !

À ces mots, la jeune femme se couvre d'un vieux *tchadir*¹, sort, précédée de Dellé, et s'éloigne sans éveiller les soupçons du portier de la maison qui l'avait prise pour une servante chargée d'une commission. Elles arrivent au bazar ; un jeune et joli marchand d'étoffes se tenait devant son magasin.

– Voici mon fils, dit alors Dellé à sa compagne, il ne peut te reconnaître sous ton vêtement ; je vais l'avertir de son bonheur.

Ce disant, Dellé s'avance vers le jeune marchand.

– Mon enfant, lui dit-elle après l'avoir salué, dernièrement tu as été aperçu de ma fille, une fort aimable personne ; elle est, depuis, fort éprise de toi. « Va, m'a-t-elle dit, apprends-lui que je ne fais que soupirer après le moment où je pourrai avoir le bonheur de jouir, ne fût-ce qu'un seul instant, de sa présence. » Ne prendras-tu point cette pauvre enfant en pitié ? C'est émue par sa situation, c'est contrainte et forcée que je te parle ainsi, car je suis une honnête femme. Par trois fois, j'ai accompli le pèlerinage sacré et ma famille est connue dans Bagdad.

– Ordonnez, fais alors le jeune marchand, disposez de moi comme vous le voudrez.

Alors Dellé va prendre sa prétendue fille et l'amène. Le galant se lève, prend cette beauté par

1. Manteau d'étoffe bleue que les femmes en Perse mettent en sortant en ville et qui les enveloppe de la tête aux pieds.

la main et la fait monter dans un réduit situé au-dessus du magasin. Ils s'asseyent l'un près de l'autre, échangent d'agaçantes paroles et pensent bientôt à se mettre au lit.

Dellé, qui les avait suivis – car si elle était restée seule dans le magasin, des soupçons auraient pu naître dans l'esprit du marchand –, les voit se dévêtir. Ensuite ils se couchent, s'admirent mutuellement, leurs âmes se confondent en enlacements dont Éblis¹ sourit ; puis enfin, fatigués de plaisirs, ils s'endorment.

Aussitôt Dellé ramasse, en un instant, étoffes, marchandises et espèces, sans distinguer l'argent du marchand de celui de la belle, fait un paquet du tout, le jette sur son épaule, ouvre la porte dont la clé avait été mise en dedans, arrive en hâte chez elle et, son but atteint, se repose.

Peu après, les amants s'éveillent.

– Où donc est votre mère ? demande le galant à sa maîtresse.

– N'est-ce donc pas la vôtre ?

– Point du tout, reprend-il, au contraire, elle m'avait dit que vous étiez sa fille.

Effrayés et surpris, ils se lèvent, flairant une ruse. Le jeune marchand court à la porte, entre dans son magasin et voit le désordre : c'était une rafle complète ;

1. Satan.

il n'en pouvait croire ses yeux. À ses cris, la foule accourt; tous restent étonnés et stupéfaits du spectacle qui s'offre à eux. « C'est là, dirent ces gens, l'œuvre de Dellé; cette jeune dame n'y est pour rien », ajoutent-ils quand on leur eut expliqué toute l'affaire et qu'ils trouvèrent les vieilles hardes, laissées par l'intrigante dans la chambre haute, au-dessus du magasin.

Survint alors le *hadgib*¹; il prend avec lui le jeune marchand, le mène devant le calife et lui fait raconter à ce prince toute l'aventure.

– C'est bien là, dit Haroun en s'adressant au *hadgib*, un tour de Dellé.

Sur l'ordre du commandeur des croyants, ce magistrat opère dans Bagdad, lui, ses sous-ordres et ses archers, une perquisition générale; mais ils ne trouvèrent aucune trace de l'aventurière et durent se contenter de faire rapport de leur insuccès.

ARRESTATION ÉVITÉE

Un jour, au bazar, elle est reconnue par un teinturier qui lui barre le passage, l'accable de reproches et se met à l'injurier à haute voix.

1. Lieutenant de police.

Dellé ne répond rien et conserve son sang-froid. La foule s'amasse ; alors notre aventurière se met à pleurer, à pousser des soupirs et à lever les yeux au ciel.

– Hélas ! Seigneur, s'écrie-t-elle, pourquoi avez-Vous troublé l'esprit de mon fils et l'avez-Vous frappé de frénésie, au lieu de me faire sentir à moi-même Votre puissance ?

À cette invocation, les assistants se saisissent du teinturier et le bousculent à tel point qu'ils lui font perdre connaissance.

– Calme-toi, mon fils, lui dit Dellé, quand elle le vit revenir à lui et, à ces mots, elle éclate en sanglots.

En ce moment le peuple lâche les mains du patient et engage sa prétendue mère à emmener son fils.

– C'est un fou furieux, dit-elle, il faut le conduire à l'hospice et le faire soigner ; autrement il se tuera ou me tuera moi-même.

Aussitôt, les assistants, d'un effort commun, se jettent sur lui, l'attachent solidement et le conduisent à l'hôpital des fous. Là, ils l'attachent au moyen d'un carcan de fer autour de la taille et remettent ses habits et son turban à sa mère. Une fois débarassée de lui par ce moyen, elle se faufile à travers la foule, s'éloigne et rentre tranquillement chez elle.

Tous les jours, à l'hôpital, le gardien venait battre le pauvre teinturier et lui administrer des potions.

Une fois, après un certain temps passé sous ce

régime, un ami de ce malheureux l'aperçut en se promenant et vit l'état où il se trouvait réduit.

Comme bien on pense, le teinturier fit appel à sa pitié, lui remontra ses souffrances.

– C'est là, dit-il, l'œuvre de Dellé; par grâce, va trouver le hadgib et fais-lui part de ma déplorable situation; il mettra fin à mon supplice.

À peine averti, le hadgib vint le tirer de là et le conduisit devant le calife, auquel il fit un récit complet de son aventure.

Ce tour le fit sourire.

– Vraiment, s'écria-t-il, cette maudite n'a pas sa pareille au monde!

LE MAL DE DENTS

Quelque temps après, Dellé s'en allait par la ville, l'esprit préoccupé, quand elle fut reconnue par un ânier qui l'accoste d'un air hostile.

– Jeune homme, lui dit-elle, Dieu t'ait en Sa grâce, considère que je ne suis qu'une faible femme; jamais aucune a-t-elle été en plus misérable situation.

– Maudite hypocrite fertile en duperies, répond l'autre, je te tiens et, de ce pas, je vais te conduire au calife.

– Mon ami, réplique-t-elle, tu ne feras pas cela, car je te donnerai de l’argent et un mulet. Viens jusque chez moi et tu seras content.

– Si tu me donnes dix dinars avec l’animal je soutiendrai en public, au besoin, que tu es une personne digne de tous les respects.

Alors Dellé prend les devants et l’ânier la suit, monté sur sa bête. Ils s’en vont ainsi jusqu’au bazar, près de la boutique d’un dentiste.

– Voici ma demeure, lui dit-elle en lui montrant la porte : je vais, de ce pas, chercher le mulet et te l’amener.

À ces mots, l’ânier reste à attendre. Elle entre chez le dentiste.

– Maître, dit-elle à ce praticien, vois ce garçon monté sur un âne, c’est mon fils. Il souffre des dents du haut à ce point que je crains pour lui la rage, aussi te donnerai-je autant de dinars que tu lui enlèveras de dents.

– Entendu, dit ce naïf.

Puis, sans se douter de la ruse, sans dire un mot de plus, il se met, sans plus tarder, en devoir d’agir. Il fait signe à ses garçons : en un tour de main, l’ânier est enlevé de sa monture, maintenu à terre, débarassé de sept dents et cautérisé à l’huile d’olive.

À cette vue, Dellé s’écrie :

– Il faut lui enlever cette ceinture bleue qu’il a sur lui, autrement, le sang va la salir.

Là-dessus, on enlève l'objet et on le remet à Dellé qui s'éloigne après avoir réglé le dentiste.

Comme on s'en doute, le patient avait perdu connaissance pendant l'opération. Quand il a repris ses sens, il ramasse ses dents, court trouver le hadgib et lui raconte sa triste aventure. Ce magistrat le mène devant le calife auquel il fait un nouveau récit du fait; celui-ci en reste confondu. Il ne voit aucun moyen d'en finir par la rigueur avec cette mégère et il ordonne de publier que si Dellé se présentait devant lui, sa grâce lui serait accordée.

L'AVEUGLE UTILISÉ

Un jour, en cheminant par la ville, elle remarque un aveugle, couvert de vêtements tout rapiécés, qui s'en allait en demandant l'aumône.

– Musulmans! s'écrie-t-elle alors en s'approchant de lui. Voyez cet homme qui se donne l'air d'un pauvre: il abuse de vos dons, car il a une famille et des biens.

La foule s'assemble, intriguée.

– C'est mon mari, ajoute Dellé, il m'a rendue mère de trois filles. Un jour, sans le moindre prétexte, il a quitté la maison. Maintenant je le retrouve et il se

refuse à venir vivre en paix chez lui. Assistez-le, je vous en prie, de vos conseils.

À ces explications, les assistants se mettent à sermonner le pauvre homme.

– Il est évident qu’il te faut suivre cette voie. Puisque tu n’y es pas obligé, pourquoi donc obligerais-tu ta famille et resterais-tu à vagabonder? Comprends donc cela et rends-toi à la raison.

– Mais je n’ai jamais rien possédé de ma vie, fait l’aveugle.

– Va, réplique Dellé, je comprends tes faux-fuyants. Eh bien, allons chez le cadî et passons devant lui un acte en vertu duquel je pourrai prendre ce qui m’appartient. Ainsi je serai séparée de toi. Tu ne me réponds rien; tu vois bien que tu te refuses toujours à ce qui est juste, que tu veux me frustrer de mes biens et de mes droits.

– Comment, l’aveugle, dit un malin, tu repousses donc la fortune quand elle s’offre à toi, alors que tant de gens la recherchent nuit et jour? Es-tu donc fou?

– Mais, s’écrie le pauvre homme, je ne connais vraiment pas cette femme!

– Libre à toi, dit quelqu’un; mais, à mon avis, il faut d’abord éviter le besoin et ensuite les reproches.

– Tu nous connais comme nous te connaissons, lui dit alors Dellé, viens que nous te traitions de notre mieux.